

De Plassans a Paris: L'itinéraire des Rougon-Macquart

Pierina Lidia Moreau

Universidad Nacional de Córdoba

Le titre complet du cycle romanesque d'Emile Zola nous fournit de précieuses indications sur les intentions de son auteur et sur la portée qu'il entend donner à son oeuvre: *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*.

Je m'arrêterai en cette occasion sur la présence d'une famille qui vit dans la société du Second Empire, c'est-à-dire à un moment de l'histoire de la France où, peut-être pour la première fois, la vie de tout le pays et non seulement de Paris a été ébranlée par les événements politiques. Je parle, bien entendu, de la Révolution de 1848, la Deuxième —et brève— République, le coup d'Etat et le Second Empire, soit une période allant de 1848 à 1870.

C'est ce que Zola développe dans la série de ses vingt romans, qui se déroulent alternativement en province et à Paris. Pour mettre des limites — de durée et de géographie — à cet exposé, je me limiterai à présenter les deux espaces extrêmes dans la vie des Rougon-Macquart: la ville de Plassans, dans le Midi de la France, et Paris.

Le premier roman du cycle a pour titre: *La Fortune des Rougon*, il a été publié en 1871 et constitue, pour ainsi dire, le roman des origines, tant de la famille que du régime. L'histoire de deux adolescents, Miette et Silvère, se mêle aux ambitions déchaînées par le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

L'action proprement dite se déroule en quelques jours à peine, du 7 au 11 décembre 1851, mais des retours en arrière, d'amplitude variable, remontent le cours du temps jusqu'aux origines de la famille et la naissance de l'aïeule, celle-ci, Adelaïde Fouque, étant la source des problèmes d'hérédité qui ont peu ou pas de rapport avec le présent sujet.

Pierre Rougon, fils légitime de l'aïeule, s'est approprié la fortune de sa mère, et a épousé Félicité Puech, la fille de petits marchands d'huile du vieux quartier de Plassans. Il est installé, donc, en bordure de la terre promise, la ville neuve, habitée par la bourgeoisie riche et par ceux qui exercent une profession libérale. Au moment du coup d'Etat, et suivant les conseils de son fils Eugène, avocat établi à Paris, il travaille pour assurer l'adhésion de la ville aux intérêts de Louis-Napoléon.. C'est ainsi que Pierre Rougon finira par devenir un notable du nouveau régime dans sa ville, Plassans.

A partir de ce premier roman, les différents membres de la famille Rougon-Macquart se disperseront sur toute la France, mais Plassans reste leur lieu d'origine et de fin, puisque l'aïeule y vit centenaire et y meurt, et que le Docteur Pascal, dans le dernier roman de la série, établira l'histoire de sa famille dans la retraite de sa maison placée dans la banlieue de Plassans.

En 1874, Zola, qui a publié successivement *La Curée* (1871), et *Le Ventre de Paris* (1873) qui se déroulent tous deux à Paris, donne à l'impression le quatrième volume du cycle, sous le titre *La Conquête de Plassans* (1874) avec lequel il revient à la ville d'origine. L'histoire de ce roman se déroule de 1858 à 1864. La ville de Plassans est passée entretemps aux mains des légitimistes et et, pour la reconquérir, Paris a envoyé un prêtre bonapartiste, l'abbé Faujas. Il loge chez les Mouret, membres de la branche bâtarde issue de la liaison d'Adelaïde avec Macquart: François Mouret, fils d'Ursule Macquart et sa femme. Marthe Rougon, fille de Félicité et Pierre Rougon. Après avoir vécu à Marseille, le couple est rentré à Plassans avec ses trois enfants: Octave, Serge et Désirée. L'abbé Faujas ne se limite pas à sa mission politique mais prend peu à peu possession du foyer, exerçant sur Marthe une pression mi-mystique, mi-chamelle, et collaborant de façon occulte à la folie progressive du mari. Celui-ci, interné à l'hospice, s'en échappe et revient chez lui pour

incendier la maison. Dans l'incendie meurent lui-même, Faujas et sa mère et Marthe, agonisante, se réfugie chez sa mère avec ses enfants pour y mourir. Cette sombre histoire cache un peu l'action de l'abbé sur les personnages de la ville et la réconciliation qu'il obtient des forces politiques ennemies.

Les autres membres des deux branches de la famille vont vivre leurs aventures et mésaventures à Paris, sauf quelques exceptions, représentées par *La Faute de l'abbé Mouret*, *La Joie de vivre*, *Germinal*, *La Terre*, *Le Rêve*, *La Bête humaine* et *La Débâcle* (en partie).. Après cette introduction, je reprends le sujet annoncé: Plassans et Paris, les deux termes de l'itinéraire parcouru par les Rougon-Macquart.

Plassans est une ville imaginaire, derrière laquelle il faut découvrir Aix-en-Provence, ville où le couple Zola et son fils Emile viennent s'établir en 1843. Emile Zola, né à Paris en 1840, y habitera jusqu'en 1858. Donc, ce que Zola dit d'Aix peut être appliqué à Plassans, presque sans erreur. Et il n'est pas tendre pour cette ville du Midi de la France. Écoutons ce qu'il écrit dans *Le Messager de l'Europe*, en avril 1878:

J'ai grandi dans la ville d'Aix , figée dans son arrogance d'ancienne capitale, n'exerçant aucun commerce et à laquelle on a laissé la faculté de Droit, afin de la consoler de la perte de sa grandeur politique. L'herbe pousse sur les boulevards, la bourgeoisie vit dans une quiétude inviolable et seul un petit monde d'avocats s'agite tandis qu'enterrée dans des maisons désertes, une aristocratie ancienne poursuit sa fronde.

Heureusement, autour d'Aix il y a la campagne, et le jeune Emile, avec ses amis Paul Cézanne et Pierre Baille, peuvent prendre contact avec une nature méridionale qui paraîtra souvent dans les œuvres du romancier ainsi que dans les tableaux du peintre (la Montagne Sainte-Victoire, par exemple).

Plassans devient, dans le roman d'introduction et pour affirmer dès le

début certains caractères de ses personnages, le lieu d'une âpre lutte politique qui sert au romancier tant pour présenter les membres de la famille Rougon-Macquart que pour montrer comment peuvent varier, dans une petite ville, les idées et les fidélités quand les ambitions et l'argent s'en mêlent. Ville ardemment royaliste, à partir de 1848 la bourgeoisie et le peuple y deviennent républicains, mais quand le désordre commence à faire peur, la bourgeoisie voit en Louis-Napoléon la solution à ses problèmes, et voilà Plassans convertie au nouveau bonapartisme. Écoutons Zola:

Ces événements fondèrent la fortune des Rougon. Mêlés aux diverses phases de cette crise, ils grandirent sur les ruines de la liberté. Ce fut la République que volèrent ces bandits à l'affût; après qu'on l'eut égorgée, ils aidèrent à la détrousser.

La ville se rallie donc au futur Napoléon III, sans plus se soucier du prix de cette adhésion: le sang de beaucoup d'innocents. Et la dernière page du roman contient cette constatation:

Et, chez les Rougon, le soir, au dessert, des rires montaient dans la buée de la table, toute chaude encore des débris du dîner. Enfin, ils mordaient aux plaisirs des riches! Leurs appétits, aiguisés par trente ans de désirs contenus, montraient des dents féroces. Ces grands inassouvis, ces fauves maigres, à peine lâchés de la veille dans les jouissances, acclamaient l'Empire naissant, le règne de la curée ardente. Comme il avait relevé la fortune des Bonaparte, le coup d'Etat fondait la fortune des Rougon.

Il ne faut pas croire que Zola invente ou exagère trop. La ville d'Aix, qui est pour Zola le symbole du conservatisme et de la routine, se rallia très vite au régime issu du 2 décembre et envoya au corps législatif dès 1852 un représentant

toujours désigné par le pouvoir.

Pour situer l'action de son roman Zola a tracé des plans qui sont ceux d'Aix. La cathédrale Saint-Saturnin est en réalité celle de Saint-Sauveur ainsi que le cours Sauvaire est le cours Mirabeau et la Place des Récollets, la Place des Prêcheurs. Il s'est permis pourtant quelques altérations pour favoriser et faciliter le déroulement de l'action, en plaçant, par exemple l'aire Saint-Mittre du côté opposé et d'autres détails qui ne concernent pas notre sujet.

Dans *La conquête de Plassans* il revient évidemment sur son ancienne ville, en se servant de certains souvenirs anciens, de certaines histoires scandaleuses dont il avait eu connaissance. Le sujet lui sert encore une fois à deux fins: montrer l'action pour lui néphaste du clergé surtout quand elle s'exerce sur des êtres faibles et sans défense, et pour rendre l'atmosphère de routine et d'intrigues mesquines qui caractérise la ville provinciale et qui sont le résultat de la politique administrative menée, selon lui, pendant le Second Empire. Un détail relevé par Colette Becker peut être intéressant: d'après cette spécialiste zolienne, l'intérieur de la famille Mouret reproduit celui de la famille Cézanne.

Plassans point de départ et parfois point de retour momentané ou définitif pour certains personnages, n'est en tout cas qu'une petite ville avec des événements, des luttes et des problèmes à sa mesure. Paris c'est autre chose.

La grande ville, présente partout, constitue un des thèmes majeurs des *Rougon-Macquart*. Emile Zola la présente sous tous ses aspects, beaux et laids, anciens et modernes, riches et misérables, somptueux et, pauvres, le jour et la nuit, l'aube et le crépuscule, sous le soleil ou sous la pluie, en paix et en guerre, souffrante ou heureuse. Un parcours rapide à travers les différents romans "parisiens" suffira à le démontrer.

Ainsi, le Paris dit "haussmanien" avait provoqué une critique sévère de Zola dans un article de 1872 où il affirmait que: "Le Paris de M.Haussmann est une immense hypocrisie, un mensonge d'un jésuitisme colossal". Dans *La Curée*, deuxième roman du cycle, paru dans cette même année 1872, Zola raconte l'histoire d'un homme d'affaires véreux et d'une ville, Paris, en profonde transformation. Le protagoniste, Aristide Rougon, dit Saccard, a embrassé l'aventure

haussmanienne pressentant qu'il aurait beaucoup à gagner dans ces affaires. Au début du roman il décrit à sa première femme ce que deviendra l'ancienne ville et il emploie pour cela des images meurtrières:

Tiens, suis un peu ma main. Du boulevard du Temple à la barrière du Trône, une entaille; puis, de ce côté, une autre entaille, de la Madeleine à la plaine Monceau; et une troisième entaille dans ce sens, une autre dans celui-ci, une entaille là, une entaille plus loin, des entailles partout, Paris hâché à coups de sabre, les veines ouvertes, nourrissant cent mille terrassiers et maçons, traversé par d'admirables voies stratégiques qui mettront les forts au coeur des vieux quartiers.

Fidèle à ses penchants - pauvre provincial qui se croit devenu un des maîtres de Paris - Saccard, enrichi comme il le pensait, se fait construire un hôtel particulier donnant sur le parc Monceau, dans le style "nouveau-riche" qui caractérise les parvenus du Second Empire:

A la voir du parc, au-dessus de ce gazon propre, de ces arbustes dont les feuillages luisaient, cette grande bâtisse, neuve encore et toute blafarde, avait la face blême, l'importance riche et sottie d'une parvenue, avec son lourd chapeau d'ardoises, ses rampes dorées, son ruissellement de sculptures. C'était une réduction du nouveau Louvre, un des échantillons les plus caractéristiques du style Napoléon III, ce bâtard opulent de tous les styles.

Dans ce même roman, dont la protagoniste, Renée, se laisse aller à tous les vices, l'inceste inclus, Emile Zola veut montrer l'influence pernicieuse du milieu - Paris, ville du vice et "mauvais lieu de l'Europe" - sur la femme faible et consentante:

[Renée court une fois de plus à la fenêtre du café Riche, sur le boulevard des Italiens et regarde la rue et la ville]

Ce qui restait au ras de l'avenue déserte, du bruit et du vice de la soirée, l'excusait. Elle croyait sentir la chaleur de tous ces pas d'hommes et de femmes monter du trottoir qui se refroidissait. Les hontes qui avaient traîné là, désirs d'une minute, offres faites à voix basse, noces d'une nuit payées à l'avance, s'évaporaient, flottaient en une buée lourde que roulaient les souffles matinaux. Penchée sur l'ombre, elle respira ce silence frissonnant, cette senteur d'alcôve, comme un encouragement qui lui venait d'en bas, comme une assurance de honte partagée et acceptée par une ville complice.

Dans *Le Ventre de Paris*, roman de 1873, ce n'est pas la ville toute entière qui occupe la première place, mais un quartier en particulier, un quartier remanié et transformé par la présence des pavillons Baltard, connus comme les Halles de Paris. Un des héros du roman, Florent, qui revient d'une longue période de réclusion dans l'Ile du Diable (Cayenne), découvre ces Halles qui lui semblent des mâchoires immenses:

Maintenant il entendait le long roulement qui partait des Halles. Paris mâchait les bouchées à ses deux millions d'habitants, C'était comme un grand organe central battant furieusement, jetant le sang de la vie dans toutes les veines. Bruit de mâchoires colossales, vacarme fait du tapage de l'approvisionnement.

Ce spectacle devient pour Florent, maigri par le terrible régime pénitentiaire auquel il a été soumis, la révélation de la profonde inégalité sociale qui règne à Paris, où se livre la bataille des maigres contre les gras:

Croyant avoir à venger sa maigreur contre cette ville engraisée, pendant que les défenseurs du droit crevaient la faim en exil, il se fit justicier, il rêva de se dresser, des Halles mêmes, pour écraser ce règne de mangeailles et de souqueries...

Cependant Emile Zola, prophète du progrès, ne peut s'empêcher, dans le même roman, d'exalter cette merveille de l'art moderne constituée par les, pour l'époque, gigantesques pavillons Baltard. Et il présente les Halles sous forme de vision magique:

L'ombre sommeillant dans les creux des toitures multipliait la forêt des piliers, élargissait à l'infini les nervures délicates, les galeries découpées, les persiennes transparentes; et c'était, au-dessus de la ville, jusqu'au fond des ténèbres, toute une végétation, toute une floraison, monstrueux épanouissement de métal, dont les tiges qui montaient en fusée, les branches qui se tordaient et se nouaient, couvraient un monde avec les légèretés de feuillage d'une futaie séculaire.

Cette vision magique se prolonge en une vision fantasmagorique, comme si les Halles devenaient une espèce d'être extra-planétaire:

[Les Halles] apparurent comme une machine moderne, hors de toute mesure, quelque machine à vapeur, quelque chaudière destinée à la digestion d'un peuple, gigantesque ventre de métal, boulonné, rivé, fait de bois, de verre et de fonte, d'une élégance et d'une puissance de moteur mécanique, fonctionnant là, avec la chaleur du chauffage, l'étourdissement, le branle furieux des roues.

Très souvent, Emile Zola confie à un de ses personnages la vision de la ville.

C'est le cas, par exemple, de Gervaise Macquart dans *L'Assommoir*. Quand elle voit pour la première fois l'édifice de la rue de la Goutte d'Or qui jouera un rôle si important dans sa vie, elle ne fait pas attention aux signes de délabrement, de saleté, qui présente déjà la bâtisse, elle n'a d'yeux que pour sa grandeur qui la déroute, elle, pauvre provinciale arrivée depuis peu à Paris:

Et Gervaise lentement promenait son regard, l'abaissait du sixième étage au pavé, remontait, surprise de cette énormité, se sentant au milieu d'un organe vivant, au coeur même d'une ville, intéressée par la maison, comme si elle avait eu devant elle une personne géante.

A la fin de *L'Assommoir*, Gervaise contemple la même maison, mais maintenant elle y voit sa propre déchéance

La maison était toute sombre. Elle entra là-dedans comme dans un deuil. A cette heure de la nuit le porche, béant et délabré, semblait une gueule ouverte. Dire que jadis elle avait ambitionné un coin de cette carcasse de caserne! Ses oreilles étaient donc bouchées, qu'elle n'entendait pas à cette époque la sacrée musique de désespoir qui ronflait derrière les murs! Depuis le jour où elle y avait fichu les pieds, elle s'était mise à dégringoler...[...] Il lui fallut enjamber un ruisseau noir, une mare lâchée par la teinturerie, fumant et s'ouvrant un lit boueux dans la blancheur de la neige. C'était une eau couleur de ses pensées. Elles avaient coulées, les belles eaux bleu tendre et rose tendre!

Paris vu d'en haut: depuis Balzac et le défi de Rastignac, c'est un morceau de bravoure à enlever. Emile Zola s'y met lui aussi dans *L'Assommoir*. C'est le cortège de noce de Gervaise et Coupeau, de pauvres gens qui n'ont presque jamais quitté le quartier de la Goutte d'Or, et qui, désœuvrés, attendant l'heure

du repas, décident de monter à la colonne Vendôme. Ils ne voient que les monuments et la mer infinie des toits, mais le narrateur – Zola – y trouve prétexte à un tableau impressionniste:

Et la noce monta. Dans l'étroite spirale de l'escalier, les douze grimpaient à la file, butant contre les marches usées, se tenant aux murs.[...] M. Madinier, sur la plate-forme, [...] continuait à indiquer du doigt les Invalides, le Panthéon, Notre-Dame, la tour Saint-Jacques, les buttes Montmartre [...]. Paris, autour d'eux, étendait son immensité grise, aux lointains bleuâtres, ses vallées profondes, où roulait une houle de toitures; toute la rive droite était dans l'ombre, sous un grand haillon de nuage cuivré; et, du bord de ce nuage, frangé d'or, un large rayon coulait, qui allumait les milliers de vitres de la rive gauche d'un pétillement d'étincelles, détachant en lumière ce coin de la ville sur un ciel très pur, lavé par l'orage.

Cette peinture impressionniste de Paris est présente et combien! dans le roman du peintre, *L'Oeuvre* (1886): Claude Lantier et ses amis artistes aiment se promener au crépuscule pour découvrir des nuances nouvelles dans la ville et le fleuve. Et la présence de la grande ville dans *les Rougon-Macquart* ne s'arrête pas là. Dans *Au Bonheur des dames* (1883), il y a le grand magasin qui symbolise le nouveau Paris car, en grandissant "il avait plus tard égorgé le quartier noir où il était né modestement", "présentant sa face de parvenu à la voix tapageuse et ensoleillée du nouveau Paris". Dans *Nana* (1880) respire un Paris différent, celui des cocottes, des demi-mondaines, et de leurs "suiveurs" et protecteurs. Le passage des Panoramas étant le lieu préféré de rendez-vous de tout ce monde interlope, Zola se donne à cœur joie pour mélanger les couleurs, vifs et agressifs, qui représentent, mieux que les portraits, la mêlée qui le remplit:

La soirée était très douce, une averse venait de remplir le

passage d'un flot de monde. Il y avait là une cohue, un défilé pénible et lent, resserré entre les boutiques. C'était sous les voûtes blanchies de reflets, un violent éclairage, une coulée de clartés, des globes blancs, des lanternes rouges, des transparents bleus, des rampes de gaz, des montres et des éventails géants en traits de flamme, brûlant dans l'air; et le bariolage des étalages, l'or des bijoutiers, les cristaux des confiseurs, les soles claires des modistes, flambaient, derrière la pureté des glaces, dans le coup de lumière crue des réflecteurs, tandis que, parmi la débandade peînturlurée des enseignes, un énorme gant de pourpre, au loin, semblait une main saignante, coupée et attachée par une manchette jaune.

Et il y a la Bourse, dans *L'Argent*. La Bourse qui domine, qui dicte les lois, qui fait monter et descendre les fortunes. A l'heure d'ouverture, elle remue tout le quartier et l'on voit "des quatre carrefours, ouverts aux quatre angles de la place, des flots ininterrompus de voitures [...] sillonnant le pavé, au milieu des remous d'une cohue de piétons". De très bonne heure

Envahis, les marches et le péristyle étaient noirs d'un fourmillement de redingotes et, de la coulisse, installée déjà sous l'horloge et fonctionnant, montait la clameur de l'offre et la demande, ce bruit de marée de l'agio, victorieux du grondement de la ville.

La Bourse qui est et sera toujours un mystère pour les non-initiés:

Des passants tournaient la tête, dans le désir et la crainte de ce qui se faisait là, ce mystère des opérations financières où peu de cervelles françaises pénètrent, ces ruines, ces fortunes brusques, qu'on ne s'expliquait pas, parmi cette ges-

Il y aurait beaucoup à dire d'un roman qui n'est pas des plus connus du cycle, parce que, comme son titre le dit assez clairement, il ne s'agit là que *d'Une page d'amour*, titre insolite qui préface un livre peu apparenté aux déboires des Rougon-Macquart. Dans ce roman, situées symétriquement à la fin de chaque partie, le romancier place cinq descriptions de Paris vu à travers le regard de la protagoniste et de sa fille. Cela lui permet à la fois d'illustrer la dimension "humaine" qu'il cherche et l'évocation réaliste de Paris suivant les saisons.

Ne pouvant pas, dans cet article, développer la signification de cette vision multiple de Paris, j'ai choisi pour finir des textes de l'avant-dernier roman du cycle, qui clôt l'aventure napoléonienne avec la défaite de Sedan et la Commune de Paris. Dans *La Débâcle* il y a la présence d'un Paris qui semble près de sa fin: des tableaux terrifiants de la ville aux mains des communards, de la ville où même la Seine semble incendiée, car ses eaux ont pris la couleur du sang.

A gauche, c'étaient les Tuileries qui brûlaient. Dès la tombée de la nuit, les communards avaient mis le feu aux deux bouts du palais, au Pavillon de Flore et au Pavillon de Marsan; et, rapidement, le feu gagnait le Pavillon de l'Horloge, au centre, où était préparée toute une mine, des tonneaux de poudre entassés dans la salle des Maréchaux. [...]

Jean, étonné, murmura:

- Ce n'est pas Dieu possible! La rivière va prendre feu! La barque, en effet, semblait portée par un fleuve de braise. Sous les effets dansants de ces foyers immenses, on aurait cru que la Seine roulait des charbons ardents. De brusques éclairs rouges y couraient, dans un grand froissement de tisons jaunes. Et ils descendaient toujours lentement, au fil de cette eau incendiée, entre les palais en flammes ainsi que dans une rue démesurée de ville maudite, brûlant aux deux bords d'une chaussée de lave en fusion.

Paris apparaît donc dans tout le cycle des *Rougon-Macquart*, sous des formes diverses, parfois exaltantes, parfois désolantes, parfois angoissantes, mais toujours artistiques. La grande ville occupe – et j'espère l'avoir suffisamment démontré – une place beaucoup plus importante que la petite ville provinciale, Aix-en-Provence devenue Plassans. C'est que, comparées aux petites luttes provinciales, la grandeur de Paris, même dans sa misère, a captivé toute l'admiration de Zola qui souvent oublie la savante leçon naturaliste qu'il s'est proposé de démontrer et rend hommage à la ville qu'il aime par-dessus et malgré tout. C'est ce qu'il exprime dans un texte de 1872, publié dans *Le Corsaire*:

J'ai quitté mes chenets et, ouvrant ma fenêtre, j'ai regardé mon cher, mon grand Paris, affairé dans la cendre grise du crépuscule. C'est lui qui me parle de l'art nouveau, avec ses rues vivantes, ses horizons tachés d'enseignes et d'affiches, ses maisons terribles où l'on aime et où l'on meurt. C'est son immense drame qui m'attache au drame moderne, à l'existence de ses bourgeois et de ses ouvriers, à toute sa cohue flottante dont je voudrais noter chaque douleur et chaque joie. Il est mon frère, mon grand frère, dont les passions me touchent et qui ne peut pleurer sans me mettre des larmes dans les yeux.

Je le sens encore secoué par l'immense labeur du siècle, je le vois gros d'un monde et si j'avais quelque orgueil suprême, je rêverais de le jeter tout chaud et tout plein de son travail géant dans quelque oeuvre gigantesque.

Grande ville ou ville de province, Zola se soucie beaucoup d'exactitude mais aussi d'art. Dans un article publié dans *Le Voltaire* en 1880, il soutient qu'il ne décrit pas gratuitement, par simple plaisir de rhétoricien: "Nous estimons que l'homme ne peut être séparé de son milieu, qu'il est complété par son vêtement, par sa maison, par sa ville, par sa province".

De Plassans à Paris, de Paris à Plassans ou dans toute autre ville de

province, les personnages créés par la puissante imagination d'Emile Zola se déplacent avec leur lourd héritage, mais nous savons que la grande ville ou la petite ville abritent beaucoup d'autres Rougon-Macquart. Son créateur, qui les présente sans fard aucun, veut que nous les comprenions, que nous les aimions, même si par leurs actions ils nous semblent haïssables.

Bibilographie

- Benjamin, Walter: *Paris, capitale du XIXe siècle. Le Livre des passages*. Paris, Ed. Du Cerf, 1997.
- Birnbaum, Pierre: *Le peuple et les gros*. Paris, Grasset, 1979.
- Chevalier, Louis: *Classes laborieuses et classes dangereuses*. Paris, Hachette, 1984.
- Chevalier, Louis: *Les Parisiens*. Paris, Hachette, 1985 (1967)
- George, François: *Histoire personnelle de la France*. Paris, Balland, 1983.
- Kranowski, Nathan: *Paris dans les romans d'Emile Zola*. Paris, PUF, 1968.
- Zola et le naturalisme* (plusieurs articles). *L'Ecole des Lettres*, II, n° 6, 1989-1990.
- Marchand, Bernard: *Paris. Histoire d'une ville*. Paris, Seuil, 1993.
- Max, Stefan: *Les métamorphoses de la grande ville dans Les Rougon-Macquart*. Paris, Nizet, 1966.
- Mouchard, Claude: *Un grand désert d'hommes 1851-1885. Les équivoques de la modernité*. Paris, Hatier, 1991.
- Zola, Emile: *Carnets d'enquêtes*. Paris, Plon-Presses-Pocket 1986.
- Zola, Emile: *Les Rougon-Macquart*. Paris, Seuil, 1970. 6 vol.
- Zola, Emile: *Paris*. Paris, Bibliothèque Charpentier, 1898.